

PROLOGUE

La marque du diable

Une nuit, une profonde nuit, enveloppait la cathédrale de Strasbourg dont la nef se dressait dans le ciel comme l'étrave d'un navire échoué. L'église inachevée était encore un gigantesque chantier. L'aboie-ment d'un chien dans une ruelle avoisinante trouait sporadiquement le silence de la grand-place. Les odeurs pestilentielles, dispersées par les vents durant le jour, retombaient maintenant comme une chape de plomb sur le parvis.

C'était l'heure des rats : affamées, les grosses bêtes au poil hérissé sortaient de leurs trous et couraient sur les tas d'immondices jonchant le pavé. Empruntant un réseau de galeries qui aboutissait sous la cathédrale, elles parvenaient à s'introduire à l'intérieur de l'édifice, mais restaient sur leur faim dans ce lieu où les hommes ne se sustentent que de nourritures célestes.

Vers minuit et demi, un bruit étrange vint troubler leur quiétude. Les rats se réfugièrent au plus vite dans leurs cachettes. Ça et là ressortait le bout d'une queue lisse dans les interstices de la pierre. Le bruit se fit plus proche et plus fort. On eût dit que quelqu'un frottait une pierre contre une autre, que quelqu'un s'acharnait

à râper et à gratter ou que le diable plantait ses longues griffes pointues dans les murs pour se hisser jusqu'à la voûte. Puis ce fut à nouveau le silence, un silence absolu, troublé par le bruit des pierres qui s'effritaient.

Soudain, il y eut un formidable grondement de tonnerre, comme à l'approche de l'orage, un roulement semblable à celui d'une carriole pénétrant à vive allure dans le chœur noyé de ténèbres. Puis, on entendit une détonation suivie d'une explosion.

Les hauts piliers vacillèrent comme lors d'un tremblement de terre. Un énorme nuage de poussière se souleva et se propagea dans les moindres recoins de l'édifice. Le silence revint et, quelques instants plus tard, les rats ressortaient de leurs trous.

Moins d'une heure après, les bruits reprirent. À croire qu'un tailleur de pierre travaillait en cachette ou que Lucifer, armé d'une énorme pince-monseigneur, cherchait à saper les fondations de la cathédrale qui commençaient déjà à s'ébranler. Cela dura ainsi des heures jusqu'à l'apparition des premières lueurs de l'aube. Aucun des strasbourgeois, si fiers de leur cathédrale, ne s'était encore aperçu de ce qui venait de se dérouler pendant la nuit.

Au petit matin, le sacristain trouva en arrivant la porte du porche fermée, comme il l'avait laissée la veille au soir en partant. En pénétrant dans la nef, il se frotta les yeux et découvrit, au beau milieu de l'église, à la croisée du transept, un éboulis de pierres, des morceaux d'un linteau qui, en tombant de la voûte, avait explosé sur le sol.

Approchant, il aperçut à sa gauche la partie supérieure d'un pilier suspendue dans les airs. Sa base avait disparu et les reliefs du festin, qu'un monstre vorace aurait abandonnés là, gisaient à l'emplacement du socle. Il observait le désastre dans un état d'hébétude,

pétrifié, jusqu'au moment où, prenant ses jambes à son cou, il s'enfuit en hurlant vers la baraque de l'architecte pour lui raconter ce qu'il avait vu de ses propres yeux.

L'architecte, un artiste reconnu, qui devait à son infaillible exactitude mathématique une réputation dépassant les frontières, resta bouche bée en découvrant les dégâts. D'un naturel plutôt enclin à l'objectivité scientifique que provoque la pratique de la physique et des mathématiques, il rejetait habituellement toute explication de nature irrationnelle.

Mais, ce matin-là, le doute s'insinua dans son esprit. Seule une intervention d'ordre surnaturel avait pu provoquer un tel désastre. Et, examinant de plus près les pierres jonchant la nef, il acquit la certitude qu'il avait fallu le concours d'une force supérieure, peut-être même celui d'une force démoniaque, pour amener la voûte à céder.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à travers la ville, puis gagna bien vite tout le pays : le diable voulait détruire cette œuvre que l'homme dressait dans le ciel à une hauteur intolérable pour lui. Les premiers témoins affirmèrent avoir croisé Lucifer en personne durant ladite nuit.

Un géomètre, un homme très pieux quoique peu confit en dévotion, prétendit avoir vu un infirme affligé d'un pied-bot faire plusieurs fois le tour de la cathédrale en bondissant.

Nul n'osa plus se hasarder à l'intérieur de la majestueuse église jusqu'à ce que l'évêque Wilhelm ne vienne, en invoquant le Tout-Puissant, asperger les lieux d'eau bénite à l'aide d'un goupillon en fins poils de blaireau.

La rumeur allait bon train en aval sur les rives du Rhin. Les maçons, les sculpteurs et les tailleurs de pierre cherchaient à élucider rationnellement ces phénomènes

incompréhensibles lorsqu'ils se reproduisirent dans d'autres villes. À Cologne, où maître Arnold bâtissait une cathédrale sur le modèle de celle d'Amiens, les statues de Marie et de Pierre ornant les piliers, ainsi que celles des Apôtres, auxquels l'édifice en cours d'achèvement était consacré, se mirent une nuit à trembler. Gémissant de douleur, ployant sous leur propre poids, elles basculèrent de leur socle et tournoyèrent avant de tomber la tête la première dans le vide – pas simultanément comme lorsque la terre tremble, mais méthodiquement, l'une après l'autre, comme si elles s'étaient passées la consigne.

Le premier tailleur de pierre, qui franchit au matin le seuil de la cathédrale après cette tragique nuit, eut une vision apocalyptique.

Des bras, des jambes et des têtes arborant encore le sourire que des efforts inimaginables avaient arraché à la pierre, gisaient épars sur le sol comme des morceaux de viande sur l'étal d'un marché.

Bien que ces hommes aient été réputés pour leur caractère trempé, ils furent anéantis et versèrent des larmes de dépit. Certains scrutaient anxieusement les alentours, persuadés que Satan, dans sa perfidie, se cachait derrière un pilier et qu'il allait bondir en ricanant de sa voix sépulcrale.

En menant des investigations plus approfondies, les tailleurs de pierre découvrirent dans les décombres une petite fortune en pièces d'or. Ils y virent la preuve irréfutable de l'intervention du diable, puisque celui-ci payait toujours en espèces sonnantes et trébuchantes. Horrifiés et dégoûtés, les hommes regardèrent à distance les pièces étincelantes, et pas un n'osa s'approcher de l'or satanique.

L'évêque arriva à son tour dans une tenue débraillée et légère comme s'il venait de sortir des bras d'une

courtisane. Il marmonna quelques prières à voix basse – ou bien était-ce quelques jurons ? –, et écarta les curieux pour voir les dégâts.

Apercevant les pièces, il se pencha pour les ramasser et les fit disparaître l'une après l'autre dans les poches de sa soutane. Il balaya d'un brusque revers de la main les inquiétudes des tailleurs de pierre, pour qui il s'agissait de l'argent du diable, en leur faisant remarquer que l'argent n'a pas d'odeur.

Niant l'intervention du diable dans ce lieu, il affirma avoir lui-même, années après années, fait emmurer les pièces dans le socle de saint Pierre pour laisser un témoignage à la postérité.

Évidemment, personne ne se laissa duper. La cupidité de l'évêque était notoire. Nul n'avait été surpris de le voir faire main basse sur les deniers sataniques.

Trois jours plus tard, des marchands abordèrent les rives du Rhin, en rapportant que le diable avait saccagé cette fois la cathédrale de Ratisbonne dont la construction était encore plus avancée.

Toutes sortes de bruits couraient dans la ville. Les bourgeois évitaient désormais les abords de la cathédrale au cœur de la cité. Ils craignaient de tomber nez à nez sur le diable en personne. Certains d'entre eux osaient à peine respirer, car ils imputaient aux miasmes putrides du diable l'odeur pestilentielle qui viciait depuis des semaines l'air des ruelles étroites. En pénétrant dans leur poitrine, ces exhalaisons corroderaient leur âme comme quelque purgatif violent administré par un alchimiste.

Quoique revêtus des sacrements de l'église, une douzaine de pieux bourgeois de Ratisbonne passèrent de vie à trépas. Parmi eux se trouvaient quatre nonnes de la congrégation de Niedermünster, installée à deux pas de la cathédrale ; elles avaient préféré étouffer plutôt

que d'inspirer l'air ayant transité par les poumons de Lucifer.

Les autres nonnes de Niedermünster étaient désormais constamment sur le qui-vive. Elles se tenaient, nuit et jour, en prière dans l'espoir de maintenir les exhalaisons démoniaques hors de leurs murs.

Elles faisaient brûler de l'encens dans un chaudron percé de trous, suspendu au sommet de la coupole de leur église, dont elles entretenaient en permanence l'ample mouvement pendulaire.

L'épaisse fumée répandue par cet encensoir, pesant au moins un demi-quintal, enveloppait les pieuses femmes d'un nuage opaque qui les empêchait de lire leur livre d'Heures. Quelques-unes s'évanouirent en respirant cet air purgé du souffle diabolique, d'autres perdirent le sens de l'orientation et se mirent à errer sans but dans les rues, d'autres encore sombrèrent dans l'inconscience – le diable avait indubitablement sévi à Niedermünster...

La répétition d'incidents étranges dans la cathédrale déclencha un mouvement d'hystérie qui toucha même les bourgeois les plus sérieux.

Les colporteurs de ces nouvelles étaient bien en peine de transmettre la réalité des faits que l'on déforme, comme tout le monde le sait, à mesure qu'on s'éloigne du lieu où ils se sont produits.

Ainsi, un marchand de fourrure de Cologne prétendit avoir vu la tour septentrionale de la cathédrale de Ratisbonne s'enfoncer de plusieurs mètres dans le sol en l'espace d'une seule nuit.

Un saltimbanque jurait sur la tête de sa vieille mère que le porche ouest de la cathédrale, qui était évidemment en pierre, avait fondu comme de la cire.

En réalité, une des pierres de soutènement avait disparu un matin et n'était jamais réapparue. Force fut aussi de constater que la clef de voûte de la coupole

n'était plus là. L'absence de cet unique linteau aurait dû provoquer l'effondrement du dôme.

Grâce à l'intervention rapide et aux compétences de l'architecte, on avait pu éviter la catastrophe.

Les nouvelles déferlaient : des incidents analogues s'étaient produits dans les cathédrales de Mayence et de Prague, dans l'église de la Vierge Marie à Dantzig ainsi que dans l'église Notre-Dame à Nuremberg.

À Reims et à Chartres, les colonnes et les piliers chancelèrent, une main invisible arracha de la maçonnerie chapiteaux et balustres avant de les projeter à terre. Des voyageurs rapportaient qu'à Burgos, Tolède, Salisbury et Canterbury, des hommes avaient péri, ensevelis sous les chutes de pierres.

Ce fut une époque florissante pour les prédicateurs qui parcoururent le pays. Ils gémissaient, accusaient et, le doigt pointé vers le ciel, annonçaient au peuple la vallée de larmes qui serait dorénavant son destin. Ils dénonçaient l'action pernicieuse du diable : après la luxure, il avait maintenant insinué le fléau de l'orgueil dans le cœur des hommes.

Du reste, le Seigneur Dieu lui laissait entière liberté d'agir afin de juguler la vanité humaine. Ces phénomènes mystérieux étaient autant de coups de semonce du Tout-Puissant irrité par le faste et le luxe de ces grands édifices. Vanité que de croire les cathédrales de l'Occident construites pour l'éternité ! Tous ces accidents n'en apportaient-ils pas la preuve contraire ? Chaque jour, chaque heure pouvait voir l'effondrement d'une de ces grandes églises que Lucifer compassait.

Dans leurs discours enflammés, les prédicateurs n'épargnaient ni le peuple ni le clergé ; les évêques eux-mêmes n'en sortaient pas indemnes. Dans les parages de la cathédrale de Cologne, Gélase vitupérait contre le peuple impie, irresponsable et obsédé par le pouvoir et

l'argent. Des femmes furent vouées aux gémonies pour s'être pavanées avec des robes dont la traîne rappelait la queue d'un paon. Si un tel appendice avait été nécessaire, Dieu en aurait pourvu lui-même ces créatures depuis l'origine.

Le haut clergé n'échappait pas à la commune bêtise quand il s'exhibait avec des chaussures jaunes, vertes ou rouges, allant même jusqu'à mettre une couleur différente à chaque pied.

Lorsque des moines ou de modestes curetons, sans même parler des évêques, s'adonnaient au plaisir de la chair avec des prostituées, au vu et au su de tous, ils faisaient alliance avec le diable et s'éloignaient du Tout-Puissant.

Nul n'ignorait que l'évêque avait plus de vénération pour les seins de sa concubine que pour le Corps du Christ. Et lorsque trois papes rivalisaient pour le Saint-Siège en s'accusant d'hérésie et en se menaçant mutuellement d'excommunication, alors il fallait redouter l'imminence du Jugement dernier et ne pas s'étonner que le diable s'attaquât à la maison du Seigneur.

Les auditeurs repartaient en gémissant et en pleurnichant, les uns lançaient des regards terrorisés vers les hauts frontons de l'église, les autres se terraient à quatre pattes comme des bêtes ou sanglotaient tels des enfants qu'un père aurait menacés d'une punition sévère.

Des hommes élégants jetaient par terre leurs toques de velours et piétinaient les plumes qui les ornaient. Des femmes retiraient en pleine rue leur corsage impie en laissant traîner les manches jusqu'à terre et offraient, sans la moindre gêne, leurs seins en pâture.

La populace et les mendiants, sachant que la Bible leur promet le royaume des cieux, ne se laissaient pas impressionner par ces discours. Ils se disputaient les

précieux habits et les déchiraient pour en avoir chacun un lambeau.

La ville fut en proie à la plus vive agitation. Les riches bourgeois, barricadés derrière leurs portes, engagèrent des gardes comme au temps des épidémies de peste et de choléra. Même derrière leurs murs, ils réprimèrent tout éternuement, toute quinte de toux qui auraient révélé la présence du diable dans leur corps. La nuit, on entendait résonner les pas des sentinelles qui, armées de grandes lances, arpentaient les ruelles. Et les établissements de bains, lieux de débauche sacrilèges, furent désertés, ce qui n'arrivait habituellement que le vendredi saint à la veille de la résurrection de notre Seigneur.

Le lendemain matin, les bourgeois de Cologne s'éveillèrent avec, dans la bouche, un goût amer dont ils accusèrent le diable. Ils tardèrent plus que de coutume ce jour-là à quitter leur logis.

De grands oiseaux noirs tournoyaient au-dessus de la cathédrale en coassant. On eût dit les cris désespérés de petits enfants appelant à l'aide. Tandis que le soleil levant illuminait le porche principal de la cathédrale, les façades à l'ombre paraissaient plus sombres et plus menaçantes que d'habitude.

Les tailleurs de pierre avaient repris depuis longtemps leur travail.

En temps normal, ils se souciaient peu du vent ou des intempéries mais, ce matin-là, ils frissonnèrent sans savoir vraiment pourquoi.

Ce fut d'ailleurs aussi un tailleur de pierre qui découvrit sur le parvis un gueux quasiment inconscient, le dos appuyé au mur. Il n'était pas rare que des étrangers et des ouvriers passent la nuit sur les marches. Mais au

matin d'une telle nuit, la méfiance était de mise, et tout étranger attirait les regards.

Son long manteau déchiré ressemblait à la bure sombre du prédicateur qui, la veille au soir, avait plongé la ville dans une atmosphère de fin des temps. Et, effectivement, en s'approchant, le tailleur de pierre crut reconnaître Gélase, l'homme qui venait d'annoncer aux habitants de Cologne l'imminence du Jugement dernier. Les mains de l'homme tremblaient et ses yeux restaient rivés sur le sol.

Le tailleur de pierre lui demanda s'il était bien Gélase. Celui-ci répondit sans lever les yeux par un hochement de tête.

L'homme s'apprêtait à retourner à ses occupations quand il vit la bouche du prédicateur s'ouvrir brusquement et cracher, à défaut de mots, un jet de sang noir qui se déversa à flots sur ses oripeaux.

L'artisan fit un bond en arrière. effrayé et désespéré, il chercha en vain de l'aide mais ne vit personne susceptible de lui apporter du secours.

Gélase pointa son index à l'intérieur de sa bouche en marmonnant des sons incompréhensibles, dignes d'un fou sortant de l'asile.

En voyant sa bouche ouverte, le tailleur de pierre comprit : on lui avait tranché la langue.

L'homme l'interrogea des yeux. Qui avait bien pu mutiler ainsi le prédicateur ?

Gélase recroquevilla son index tremblant et ensanglanté, le posa d'abord sur la tempe gauche puis sur la droite. Et pour bien faire comprendre au tailleur de pierre qu'il s'agissait de cornes, il désigna son fessier de la main droite et dessina dans l'air une longue queue. Puis il leva une dernière fois ses yeux remplis d'effroi.

Le tailleur de pierre se signa et, pris de panique, s'enfuit à toutes jambes. Comment aurait-il pu imaginer que le fléau qui s'était abattu sur la ville, plongeant la

population dans les plus folles angoisses, pouvait s'expliquer rationnellement, que l'élément déclencheur se trouvait enfermé dans un étui bien fermé, une sorte de boîte de Pandore, laquelle, une fois ouverte, mettrait le pays entier en ébullition. Elle ne contenait qu'un morceau de papier que beaucoup convoitaient. Certains étaient prêts à tuer au nom du Christ, d'autres ne s'en encombreraient même pas.

Si le tailleur de pierre avait su ce qui s'était produit, douze ans auparavant, anno domini 1400, il aurait compris. Mais à l'instant même, ni lui ni personne ne le pouvait.

Et la peur est mauvaise conseillère.